

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ÈME} ANNÉE, No 308.—SAMEDI, 29 MARS 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



JOSEPH COMTE, PROFESSEUR D'ESCRIME



LE PROF. COMTE AVEC QUELQUES-UNS DE SES PRINCIPAUX ÉLÈVES

Photographies Quéry, Frères. —Photo-gravures Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 MARS 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — La noblesse française résidant à Montréal en 1767, par E.-Z. Massicotte. — Poésie : sur l'envoi d'un sachet, par René LeMay. — Le cardinal Joseph Pecci. — Les écrivains de toutes les littératures : Victor-Richard de Laprade. — Jeux de salon. — Poésie : La sucrerie, par W. Chapman. — Nos gravures. — Notes et faits, par J. Alcide Chaussé. — Faits scientifiques. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Vernes ; Le Régiment (suite).

GRAVURES : Portrait de M. Joseph Comte. — Le prof. Comte avec quelques-uns de ses principaux élèves. — Aux Indes : Une rencontre désagréable sur une voie ferrée. — Portrait de Son Eminence le cardinal Pecci. — Portrait de M. V.-R. de Laprade. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

Table listing subscription rates: 1re Prime \$50, 2me " 25, 3me " 15, 4me " 10, 5me " 5, 6me " 4, 7me " 3, 8me " 2, 86 Primes, à \$1 86, 94 Primes \$200.

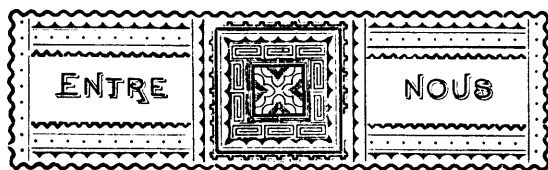
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS, aura lieu SAMEDI, le 5 AVRIL, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



** Héraclite et Démocrite, ces deux grands philosophes grecs, avaient, nous dit l'histoire, des tempéraments diamétralement opposés.

Héraclite pleurait. Démocrite riait de tout. Laquelle des deux doctrines de ces anciens est la meilleure ?

Ni l'une, ni l'autre, à mon sens, mais bien pleurer parfois, et rire quand l'occasion s'en présente. A part les pauvres diables qui, depuis la création du monde, ont trouvé que :

De leur temps, Oui, vraiment, Tout allait mieux qu'à présent, ...

A part, dis-je, ces névrosés, tout homme sensé doit se réjouir des progrès que l'on constate tous les jours et ne pleurer qu'à bon escient.

Ces graves réflexions viennent de me traverser la tête en apprenant que l'on avait l'intention de construire un chemin de fer allant jusqu'à la baie d'Hudson.

Oh ! il n'est pas fait, pas plus que le pont de Québec, mais enfin, on en parle et les deux se fe-

ront, j'en suis certain ; le pont a cependant des chances d'arriver bon premier.

En parlant de ce grand projet d'aller en Pullmann jusqu'aux rives qui furent témoins de tant de luttes entre les Français et les Anglais, un de mes amis fit la réflexion suivante :

— Aller à la baie d'Hudson en chemin de fer, quelle désillusion ! ce n'est pas ainsi que voyageait d'Iberville !

C'est vrai, et sans aller si loin, ce n'est pas non plus le mode de transport qu'adoptèrent, il y a quelques années, Mgr Lorrain et le savant abbé Proulx, mais, en fin de compte, il ne s'agit pas de penser au passé sous ce rapport ; ce serait renouveler les doléances de nos devanciers qui regrettaient la diligence ce, le bon vieux temps où l'on mettait plusieurs jours pour aller de Montréal à Québec par les voitures rouges ou vertes.

Ces regrets ne durèrent pas longtemps du reste.

** Il y a cent ans, en effet, c'était toute une affaire que de faire soixante lieues, et je n'en veux pour preuve que cette lettre historique qui en dit beaucoup en peu de mots.

En 1789, alors que l'on s'occupait de l'affaire des biens des Jésuites, le capitaine Georges Lawe fut chargé d'aller à Québec pour y chercher certains documents qu'il devait rapporter à Montréal.

Il partit le lundi matin et arriva à destination le mercredi suivant, en allant à toute vitesse, et voici ce qu'il écrivait à son arrivée à M. Chandler :

Mon cher Monsieur,

Je suis arrivé la nuit dernière, mes papiers sains et saufs et en bon état. Pour moi je suis mouillé, cuit, grillé, bouilli, étuvé et rôti, mais aussi gai et sans souci qu'un bon diable, et prêt quand on voudra à rendre compte de mon ambassade. Ayez la bonté d'envoyer chercher la boîte de Jésuites, car je n'ai personne par qui l'envoyer.

Tout à vous

(Signé)

G. LAWE

Mercredi, 6 hrs du matin, A.-K. Chandler, Ecr.

La boîte de Jésuites signifie évidemment la boîte contenant les documents relatifs aux biens de ces religieux.

Voilà donc comment on voyageait au mois de juin 1789, et, pour ma part, je vous avoue humblement préférer prendre le bateau ou le chemin de fer, plutôt que d'être mouillé, cuit, grillé, bouilli, étuvé et rôti.

Et voilà aussi pourquoi j'apprends toujours avec plaisir que l'on supprime les ennuis d'un voyage quelconque.

Depuis longtemps aussi, il est question de construire un chemin de fer allant du littoral de la Méditerranée à Jérusalem, et Dieu sait si l'on a crié contre ce projet, qui sera certainement exécuté un jour.

Pourquoi tous ces cris ? chacun sera toujours libre de ne pas prendre le chemin de fer, de même que rien n'empêche les amateurs d'aller de Montréal à Québec à pied, ou de Paris à Moscou en vélocipède.

Mais, que voulez-vous, Héraclite et Démocrite ont fait école, Héraclite surtout.

** Voici qu'un autre individu, un anonyme, m'attaque dans un grand journal de Montréal, à propos de ma causerie sur les écoles du soir.

Ce n'est pas signé, mais il y a au bas de cet article les mots : " un pauvre ouvrier ".

Celui qui a voulu se désigner ainsi, est un faussaire, car il n'est pas ouvrier et il abuse de ce nom d'une manière indigne.

Quand au contenu de la colonne qui m'est dédiée, c'est un ramassis de tout ce qu'on veut et tout cela ne vaut pas une réponse.

Que voulez vous répondre, en effet, à un être qui commet un faux en voulant se faire passer pour ouvrier, ce qui n'est pas vrai, et qui se rend coupable d'une autre fausseté en voulant faire croire que ma causerie a une portée politique.

J'ai mis l'article au *buen retiro*, c'était sa place.

Vous qui me lisez, mes amis, je vous le demande en toute franchise, avez-vous jamais pu deviner quelles étaient mes opinions politiques, d'après mes écrits, et si je vous disais, par hasard, que je n'en ai pas du tout, je suis certain que vous le croiriez sans peine.

Au reste, qu'est-ce donc que cela peut faire au monde entier que M. Ledieu ait des préférences pour telle ou telle forme de gouvernement, pour un parti ou un autre ?

Je n'ai même pas le droit de vote, étant employé public, et, ma foi ! n'ai-je pas à m'en féliciter, en pareille occurrence, puisque personne ne peut alors suspecter ma manière d'agir ou d'exprimer mon opinion.

Je laisse la politique aux politiciens ; chacun son métier ; je suis traducteur et chroniqueur, et je m'efforce chaque jour à me perfectionner dans ces deux professions.

Parfois, de loin en loin, un fauve surgit des jungles dans l'intention bien arrêtée de m'étrangler ou plutôt d'empêcher mon franc-parler ; cela ne réussit jamais, et depuis six ans que j'ai l'honneur d'écrire les premiers MONDE ILLUSTRÉ, je n'ai pas reçu la moindre égratignure.

La lime se moque du serpent

** Des serpents ! on disait qu'il n'y en avait pas en Irlande, pour la bonne raison que le grand saint Patrice—mon compatriote, s'il vous plaît, né dans mon département—les avait tous chassés du pays qu'il a évangélisé et converti.

Hélas ! il y en a maintenant, il y en a même un certain nombre, il y en a beaucoup qui commencent à causer des ravages regrettables.

Voici comment un journal irlandais explique la chose :

Il paraît, qu'il y a cinq ans environ, un nommé Wilson—protestant comme feu Luther—arriva, un beau jour, d'Amérique, avec une ménagerie, débarqua à Queenstown et donna des représentations dans toute l'Irlande, avec plus ou moins de succès.

Une nuit, dans la petite ville d'Amraugh, comté de Tipperary, Wilson, après s'être grisé comme un bataillon de polonais, se mit en tête de donner la liberté à tous ses animaux. La police intervint et l'on réussit bientôt à capturer une à une toutes les bêtes féroces sorties de leurs cages, mais les serpents échappèrent à toutes les recherches.

Wilson eut le privilège, en récompense de ses hauts faits, de passer trois ans dans un local spécial, aux frais du gouvernement, nourri, logé, blanchi, etc., c'est-à-dire qu'on le logea purement et simplement en prison.

Il l'avait bien gagné.

** Il y a deux ans, plusieurs habitants du comté constatèrent la disparition de volailles et de jeunes animaux ; on arrêta quelques vagabonds, on les envoya en prison et l'on crut que l'affaire était réglée, mais les enlèvements et les disparitions n'en continuèrent pas moins.

Un soir, un cultivateur revenant chez lui, resta tout à coup bouche béante, les yeux hors de la tête, les jambes flageolantes, en apercevant un serpent traverser un champ avec une poule dans les mâchoires. Il alla trouver son curé, lui dit la chose, et le bon prêtre le renvoya se coucher, en lui disant qu'il avait probablement un peu trop bu de whiskey,—ce qui était vrai,—et qu'il avait mal vu,—ce qui n'était pas prouvé du tout.

Quelques jours plus tard, en effet, des événements du même genre furent constatés en différents endroits. On avait vu, bien vu, vu en plein jour.

Il fallut se rendre à l'évidence.

Les serpents étaient noirs, longs de quinze pieds environ et très vigoureux.

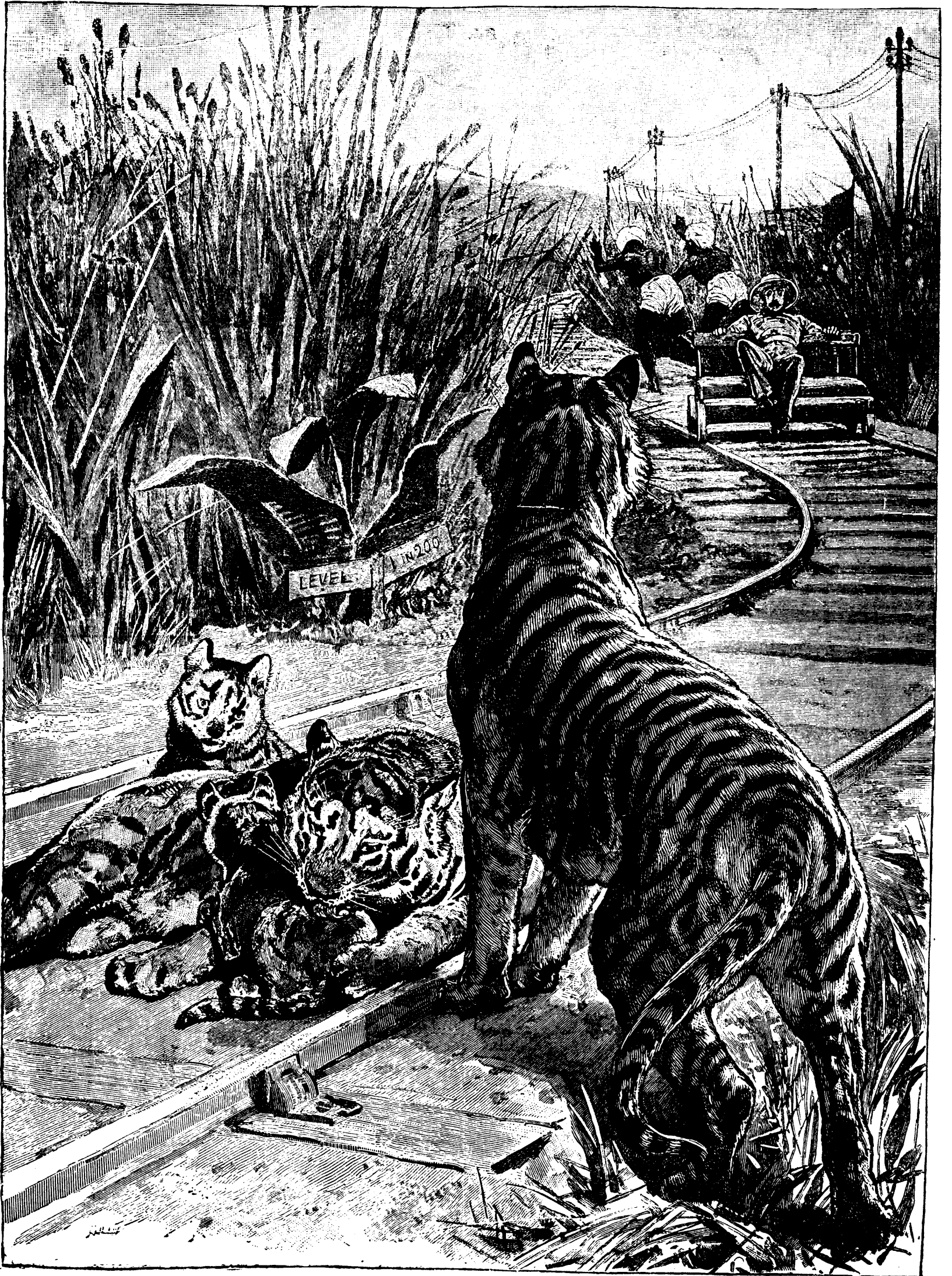
Après de nombreuses discussions, on en arriva à se souvenir de l'affaire Wilson, et tout s'expliqua.

Une récompense d'une demi-couronne fut offerte à quiconque présenterait la tête d'un serpent.

On en captura un certain nombre, quelques centaines, les ravages devinrent moins rares pendant quelque temps, mais tout cela n'était qu'un répit, car, aux dernières nouvelles, les serpents, réchauffés par les premiers rayons du soleil, sont devenus plus nombreux que jamais.

Et voilà comment un Wilson est aussi exécré en Irlande qu'un autre de ses homonymes, le gendre de M. Grévy, l'est en France actuellement.

** Vous connaissez le genre de sentiments que je nourris à l'égard des Allemands et des Prussiens en général, mais je dois reconnaître que l'idée du



AUX INDES. — UNE RENCONTRE DESAGRÉABLE SUR UNE VOIE FERRÉE

Les écrivains de toutes les littératures

VICTOR-RICHARD DE LAPRADE

I.—NOTES BIOGRAPHIQUES

Victor-Richard de Laprade est né à Montbrison le 13 janvier 1812. Après avoir fait ses études à Lyon, il se fit inscrire au barreau de cette ville, et débuta dans les lettres, en 1839, par la publication d'un poème intitulé *les Parfums de Madeleine*. En 1844, parurent les *Odes et poèmes*, disséminés d'abord dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*. En 1845, il reçut de M. de Salvandy une mission en Italie et s'occupa d'y faire, dans les bibliothèques, des recherches historiques. De retour de cette mission, M. de Laprade fut pourvu de la chaire de littérature française à la Faculté des lettres de Lyon, qu'il occupa jusqu'en 1861. Trois ans auparavant, le 14 février 1858, M. de Laprade avait été élu membre de l'Académie française en remplacement d'Alfred de Musset. Aux élections de 1871, le département du Rhône envoya M. de Laprade siéger sur les bancs de l'Assemblée nationale ; mais l'état de sa santé ne lui permit pas de prendre une part active aux travaux législatifs, et il dut renoncer à son mandat. Victor de Laprade avait encore publié *Psyché*, *Odes*, *Harmônies*, et un recueil intitulé *Œuvres poétiques*. Il est mort le 13 décembre 1883.

II

JUGEMENT DE FRÉDÉRIC GODE-FROY SUR SES ŒUVRES

M. de Laprade, descend d'une famille noble que la Révolution frappa cruellement.

Il fut initié par l'exemple de sa mère aux vertus religieuses, et par l'exemple de son père aux vertus civiles et sociales. Sa vocation poétique se décida de bonne heure, et il fut toujours fidèle à la Muse, même dans les années où les occupations d'un haut enseignement littéraire prenaient la plus grande partie de son temps.

L'honneur de M. Victor de Laprade est d'avoir découvert au sentiment de la nature quelques horizons nouveaux. Il fait parler non seulement les oiseaux, mais les fleurs, les fontaines, les arbres, les rochers ; il donne la parole à des êtres abstraits, à l'esprit des torrents, à l'esprit des glaciers. Mais son adoration de la nature, qu'il sent presque physiquement, eut d'abord trop d'analogie avec le panthéisme indien qui absorbe l'homme dans la création.

Dans *Psyché*, qu'une revue socialiste publia en 1842, "il essayait, dit Sainte-Beuve, de rajeunir l'ancienne fable, l'ancien mythe, et de l'approprier aux destinées nouvelles de l'humanité". M. de Laprade a élargi le mythe, il l'a ployé à sa pensée ; il en a fait l'emblème des développements de l'âme humaine arrivée à une plus haute conscience d'elle-même, à travers les phases et les épreuves de la civilisation. Il a peint comme un philosophe platonicien ou comme un rêveur indien les étapes de l'âme sur la route de l'idéal depuis l'instant de la faute dans le paradis de l'âge d'or jusqu'à l'heure de la réhabilitation, de la science conquise et du bonheur retrouvé par l'éternel hymen de la Divinité. L'idée du poème est vaste comme l'infini ; mais, ainsi qu'il arrive souvent, même pour des

œuvres moindres, l'exécution reste au-dessous de la conception. L'alexandrin de M. de Laprade, lourd et massif, sans rejets, sans enjambements, entrave la légèreté du mythe divin de Psyché,—ce papillon ; comme l'a appelé Victor Hugo.

Et pourtant, selon Sainte-Beuve, "M. de Laprade n'a jamais fait rien de mieux pour la pureté de souffle et de l'accent". Le souffle et l'accent se font sentir en effet dans ce poème, mais ils résident dans les idées plutôt que dans les vers, et quand la critique ajoute que le fond comme la forme de *Psyché* rappellent Vigny, l'éloge paraît excessif en ce qui concerne la forme, car on ne saurait comparer à la poésie étincelante et aérienne du chantre d'*Eloa* la versification pénible et un peu terne de M. de Laprade. Les Grâces paraissent trop souvent avoir été sourdes à l'appel qu'il leur fait dans son prologue :

"Grâces, en qui j'ai foi, saintes filles de Dieu,
Touchez, touchez mon front de vos lèvres de feu"

Cependant, quand il trouve des expressions à la

de la nature sur les hautes cimes. De ce voyage qu'il refit souvent seul, presque toujours à pied, avec le sac et le bâton, comme un montagnard, à travers la Suisse entière, il revint transfiguré :

"Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra".

Nous signalerons une autre pièce, les *Adieux aux Alpes*, débordant de chaleureux enthousiasme et de lyrique admiration. Le début est d'un souffle grandiose :

"Alpes ! forêts, glaciers ruisselants de lumière,
Sources des grandes eaux où j'ai bu si souvent,
Sommet ! libres autels où, dans ma foi première,
J'ai respiré, senti, touché le Dieu vivant ;

Où la terre a pour moi dénoué sa ceinture,
Où, dans ses bois obscurs, j'ai rencontré le jour ;
Où mon cœur s'enivrait, aux bras de la nature,
D'un mélange sacré de terreur et d'amour !

C'est à vous que je dois le secret de mon être,
Mes élans vers l'azur et vers la liberté.
Alpes ! désert chéri, vous fûtes mon seul maître
Mon vrai poème à moi, vous me l'avez dicté".

Dans les premières productions de M. de Laprade, le spiritualisme est toujours à l'état latent ; le poète, qui, à la fin des *Odes et Poèmes*, avait placé le *Baptême de la cloche*, comme un appel de l'Eglise, devait bientôt s'élever des régions obscures d'une philosophie incertaine aux sphères lumineuses de la vérité chrétienne. Peu à peu il apprend à voir, à connaître, à aimer l'auteur de la nature. Enfin il retourne complètement aux idées de sa mère, et, en 1850, écrit les *Poèmes évangéliques*, où il lui dit :

"C'est bien à vous, ce livre issu
[de ma prière ;
Qu'il garde votre nom et vous soit
[consacré,
Ce livre où j'ai souffert, ce livre où
[j'ai pleuré :
Ainsi que tout mon cœur, il est à
[vous, ma mère".

Il y a encore dans ce poème, par exemple à propos de Madeleine, des vers répréhensibles, mais la plupart des pièces présentant des idées hautement chrétiennes, rendues en une langue noble et élevée.

Les *Symphonies* (1855), les *Idylles héroïques* (1858), les *Voix du silence* (1865) marquent un progrès continu dans la foi et dans le talent du poète. Les *Symphonies*, couronnées par l'Académie de même que les *Poèmes évangéliques*, célèbrent les rapports de l'âme humaine avec le monde extérieur ; l'âme goûte les charmes de la création, mais elle ne s'y arrête pas. Ici la nature n'est plus présentée, dit M. de Pontmartin, comme

une dangereuse conseillère dont les influences nous plongent dans une dangereuse ivresse ou nous poussent à l'isolement, mais comme une douce et familière médiatrice entre l'âme et Dieu, entre l'activité de l'homme et les devoirs, les tendresses et les joies de la famille.

Tout n'est pas irréprochablement chaste dans les *Symphonies*, mais le bon et le beau y dominent. Une des pièces les plus remarquables est la *Symphonie alpestre*, petit poème admirablement gradué, où l'âme se repose, se console, s'épure dans la contemplation des grandes solitudes, s'élève jusqu'à Dieu, et apprend à goûter les sublimes pensées de vertu et d'immolation chrétienne.

Les *Idylles héroïques*, qu'il publia l'année de sa réception à l'Académie française, sont des dialogues avec tout le monde et toutes choses, où tout a sa voix et son personnage ; leurs titres mêmes, les



M. VICTOR-RICHARD DE LAPRADE

hauteur de ses pensées, il produit des morceaux d'une mâle beauté. Telle la description de l'Eden où le poète place Psyché ; aucun de nos grands poètes ne désavouerait ce passage où l'élévation du style est égale à celle des idées mataphysiques ; mais dans l'ensemble du poème, ce que le poète chante de préférence ce n'est pas le spiritualisme platonicien.

A *Psyché*, nous préférons *Eleusis* où le charme poétique est plus profond et la pensée plus précise.

Eleusis est le chant de mort des dieux grecs—un chant de cygne.

Après avoir chanté dans *Eleusis* les mythes du polythéisme grec, Laprade chanta dans *Hermia* le panthéisme et le naturisme : c'est une œuvre toute de fantaisie, où la pensée, à force de subtilité, devient obscure et souvent insaisissable.

Dans un voyage aux Alpes, en 1837, il s'enivra



M. JOSEPH COMTE, PROFESSEUR D'ESCRIME

Nous publions aujourd'hui, en première page, le portrait de M. Joseph Comte, professeur d'escrime, dont les nombreux élèves ont pu apprécier les excellentes qualités. Bien qu'il n'en soit qu'à ses débuts dans la carrière des armes, on peut lui appliquer ce vers de Corneille :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Tout jeune, à peine âgé de douze ans, alors qu'il étudiait sous la direction des Frères des écoles chrétiennes, il faisait partie d'un club de gymnase, MM. Rousselot et Sorin, P.S.S., qui s'étaient dévoués à cette œuvre, avaient organisé un bataillon de cadet, et naturellement le jeune Comte, dont les aptitudes militaires s'étaient déjà manifestées et développées, en fut nommé commandant.

À sa sortie de classe, M. Comte fit successivement partie des 65ème et 85ème bataillons où il s'était attiré l'estime de tous ses camarades par sa ponctualité et son affabilité. C'est vers cette époque qu'il se livra à l'étude de l'escrime. Il eut l'honneur d'être le premier prévôt d'armes diplômé en Canada.

Après un travail ardu et une facilité à manier l'épée d'une manière étonnante, il se décida, cédant à une pression de ses amis, à ouvrir une salle d'armes au No. 174 de la rue Saint Charles-Borromée.

On conçoit que les débuts furent difficiles, et bien que le soir d'ouverture un seul élève fut présent pour assister à ses cours, il ne se laissa pas décourager. Il persévéra, au contraire, et si bien, que l'attention publique se porta vers lui, et deux mois s'étaient à peine écoulés que déjà une vingtaine de Lagardères en herbe exécutaient devant lui avec une remarquable précision des contres de seconde et de septième à faire envie.

Quand on tire du galon on n'en saurait trop tirer, aussi, une fois sur la route du succès, Comte ne s'arrêta plus. Il eut l'honneur d'être nommé professeur d'escrime au *Montreal Amateur Athletic Association Fencing Club*, l'une des institutions du genre les plus considérables en Amérique.

Nous nous réjouissons du succès d'un des nôtres et nous regrettons que les bornes assignées à une notice biographique ne nous permettent pas une plus longue incursion dans son académie.

L'étude des armes est noble et utile, nous voudrions voir tous nos jeunes gens se rendre en foule aux leçons de M. Comte.

Nous reproduisons aussi en première page un groupe de ceux des membres de cette académie qui ont pu disposer de quelques instants pour se rendre chez le photographe.

DANS LES INDES

Ce n'est pas une composition de fantaisie que celui de nos dessins que montre un inspecteur de la voie d'un chemin de fer anglais, aux Indes, se trouvant subitement, à un tournant de la ligne, en face d'une famille de tigres. Le fait est absolument authentique, et il s'est passé tout récemment sur le *Dacca Mymwring Railway*.

L'inspecteur en question se nomme Kelly. Deux indigènes poussaient le véhicule à l'aide desquels il s'avavançait sur les rails. Dès qu'ils aperçurent les tigres, moëllement étendus en travers de la voie, les deux indigènes s'enfuirent, affolés, à toutes jambes. M. Kelly voulut en vain les retenir ; en vain les rappela-t-il pour s'unir à lui et résister de concert aux bêtes fauves. Rien n'y fit, et, l'inspecteur, encore entraîné par le mouvement d'impulsion de son véhicule, se trouva seul en face et non loin du formidable groupe, au beau milieu de la forêt de Madspaur.

On peut aisément s'imaginer l'angoisse du pauvre homme. Par bonheur, elle ne fut pas de très longue durée, car les tigres, après l'avoir dévisagé majestueusement, rentrèrent dans la jungle.

NOTES & FAITS



Le temple de Solomon.—Le temple de Solomon, qui fût bâti en l'an 1014 avant Notre-Seigneur, avait 107 pieds de long, 36 de large et 54 pieds de haut. L'entrée mesurait 36 pieds de long et 18 de large.

Le Colisée.—Le Colisée, à Rome, fut bâti par Vasparien, et pouvait contenir cent mille spectateurs. Le diamètre le plus long avait 615 pieds 5 pouces, le plus court 510 pieds ; il couvre un espace de cinq acres et demie et avait 120 pieds de haut.

Le livre le plus cher.—On dit que le livre le plus cher du monde est la Bible Hébraïque, qui se trouve au Vatican. En 1512, les Juifs de Venise voulurent l'acheter du pape Jules II, pour son poids en or. Elle pèse près de 325 livres et aurait coûté 500,000 francs si le pape avait voulu la céder.

La dépense de fumer.—Fumer trois cigares de cinq centins par jour, avec intérêt composé pour dix ans, s'élève à \$745.14 ; pour vingt-cinq ans, à \$3,110.74. Fumer trois cigares de dix centins par jour pendant dix ans, avec intérêt composé s'élève à \$1,471.59 ; pour vingt-cinq ans, \$6,382.47, et pour cinquante ans à \$54,162.14.

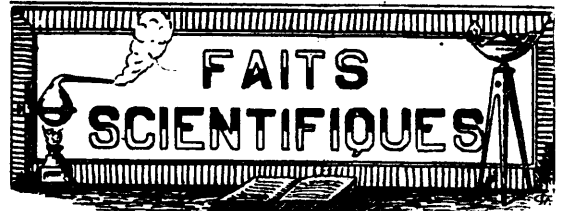
Chûtes.—En Canada, les chûtes Montmorency ont une hauteur de 250 pieds ; celles de Niagara ont 158 pieds de hauteur et 2,000 pieds de largeur ; les mêmes chûtes, mais du côté américain, ont 164 pieds de hauteur et 900 pieds de largeur. Aux Etats-Unis, les chûtes de la vallée Yosemite ont une hauteur de 2,600 pieds ; les chûtes Ribbon, dans la même vallée, atteignent 3,300 pieds de hauteur. Les chûtes d'Arve, en Bavière, ont 2,000 pieds.

Notes diverses.—Il existe 2,754 langues.—L'Amérique fut découverte en 1492.—Un mille carré contient 640 acres.—On se servit d'enveloppes pour la première fois en 1839.—Un baril de riz pèse 600 livres.—Un baril de fleur pèse 196 livres.—Les premières allumettes furent faites en 1829.—Le soleil est à 92,500,000 milles de la terre.—Le premier engin à vapeur fut apporté d'Angleterre en Amérique en 1853.—Les machines à coudre furent inventées par Elias Howe, jr., en 1846.

Curiosités en chiffres : Un nombre curieux est 142,857 qui multiplié par 1, 2, 3, 4, 5 ou 6, donne comme résultat les mêmes chiffres, qui se lisent dans le même ordre, en commençant à différents points ; multiplié par 1, le résultat est 142,857, multiplié par 2 = 285,714, multiplié par 3 = 428,571, multiplié par 4 = 571,428, multiplié par 5 = 714,285, multiplié par 6 = 857,142, multiplié par 8 = 142,856, dans la dernière multiplication, les chiffres sont les mêmes, excepté le 1 et le 6 qui, additionnés ensemble, font 7, et donne 142,857 les mêmes chiffres que les autres résultats.

Maintenant multipliez 987,654,321 par 45 et le résultat est 44, 44, 44, 44, 44, 45, multipliez 123,456,789 par 45, et vous aurez 5,555,555,555. Multipliez les mêmes chiffres 123,456,789, par les mêmes chiffres, mais en les changeant de place, 54 au lieu de 45, et le résultat est 53,333,333,34, tous des trois exceptés le premier et le dernier chiffre qui, mis ensemble, forment le nombre 54. On peut continuer en multipliant par 27 qui est la moitié de 54, et par 72 qui est 27 renversé, et on aura toujours un résultat curieux.

J. ALCIDE CHAUSSÉ.



RECETTE NOUVELLE POUR COLLER LES VASES.—Une solution de silicate de potasse appliquée sur les surfaces des deux corps que l'on veut coller ou recoller, les soude solidement.

On peut employer ce procédé pour la pierre, le marbre, le bois, la porcelaine, faïence, verre, etc.

On se sert d'un pinceau pour étendre le silicate, et on applique exactement les deux morceaux brisés.

* * * *

LES COLLISIONS EN MER.—On fait en ce moment dans la Manche l'essai d'une nouvelle invention destinée à empêcher les collisions en mer. Cette invention, basée sur la conductibilité électrique de l'eau, qui a fait l'objet d'une communication à la dernière séance de l'Académie des sciences, consiste à placer sur les flancs du bâtiment une plaque de métal reliée à une sonnerie. Lorsque des navires se trouvent à moins de deux milles de distance, la sonnerie, mise en mouvement par un courant électrique, se fait entendre, et la rencontre peut ainsi être évitée. Les premiers essais ont donné des résultats des plus satisfaisants.

* * * *

ILLUSION PHONOGRAPHIQUE.—Un des ingénieurs employés dans le laboratoire d'Edison a coutume de correspondre avec sa famille au moyen de phonogrammes. Il parle ses correspondances dans le phonographe, envoie le cylindre de cire par la poste, et la famille réunie, après avoir placé dans un autre phonographe l'envoi de l'ingénieur, entend la voix de l'absent. Dernièrement, à la suite d'une longue lettre, le jeune homme s'informait de la santé d'un chien qu'il aimait beaucoup, chargeait ses parents d'une bonne caresse pour le toutou, et, en guise de baiser, terminait par un vigoureux coup de sifflet. Pendant que le phonographe répétait les paroles de l'absent, le chien dormait devant le feu ; mais, quand il entendit le coup de sifflet, il reconnut la voix de son maître, se leva précipitamment et courut à la porte pour chercher celui dont il avait entendu le signal.

N'est-ce pas merveilleux ?

* * * *

LES CONFITURES SANS FEU.—Il y a beau temps qu'on s'évertue, avec un regrettable succès, à fabriquer des confitures sans fruits et sans sucre, avec de la glucose, de la gélatine et des essences chimiques insidieuses. Nous considérons donc avec une indulgence relative le procédé récemment indiqué par un chimiste pour fabriquer des confitures sans feu. Il consiste à prendre du vinaigre blanc de bonne qualité, dans lequel on jette une quantité de sucre en poudre suffisante pour former un sirop. On y plonge alors des fruits choisis bien mûrs et cueillis par un temps très sec. Au bout de quelques semaines les fruits sont pénétrés du liquide et réduits en confiture d'une saveur et d'un goût agréable. Le réceptacle indiqué pour cette opération est un vase en grès. Les cornichons, auxquels ce procédé peut faire une concurrence déloyale, nous pardonneront, espérons-le, de l'avoir signalé à nos lecteurs.

* * * *

L'EXTRACTION DES DENTS PAR L'ÉLECTRICITÉ.—Où l'électricité ne va-t-elle pas se nicher ! Voilà que depuis quelque temps on arrache les dents, à Boston, à l'aide de l'électricité ! Le procédé est simple, et l'appareil consiste en une batterie ordinaire munie d'un accessoire ou appendice vibrateur. Cet appendice est une mince bande de métal attachée aux extrémités de la batterie et que l'on fait vibrer un millier de fois par seconde à l'aide d'un courant électrique. A chaque vibration, le circuit est arrêté et renouvelé, l'effet étant de produire un courant parfaitement continu. Afin de s'assurer que le courant est tout à fait satisfaisant, l'opérateur accorde la machine à l'aide d'un pipeau de roseau servant de diapason. Quand la bande de métal rend "la", on peut commencer l'opération. On attache à la batterie trois fils, dont deux munis de poignées à leur extrémité et dont le troisième est attaché à un forceps. On donne au malade les deux poignées à tenir, une dans chaque main, puis on laisse le courant électrique agir jusqu'à ce qu'il devienne douloureux. Alors on dit au malade de serrer les poignées aussi fort que possible, tandis qu'en même temps on détourne un instant l'électricité. Mais aussitôt le courant est dirigé sur lui brusquement : le dentiste applique en même temps son préceps à la dent malade. A l'instant où la molaire est touchée, elle est électrisée, ainsi que les parties environnantes, et devient insensible à la douleur. Quand on l'arrache de l'alvéole, le malade ne ressent pas la moindre sensation désagréable. Une secousse, et la dent est arrachée ; le malade laisse tomber les poignées électriques : l'opération est faite sans douleur.

Les dentistes canadiens devraient bien mettre à exécution ce charmant système, et les clients ne croiraient plus que c'est pour les dentistes que le créateur a fait les dents !

AVIS AUX MERES. LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de meres pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mere en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
28 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

LA MEILLEURE
CHEMISE
NON LAVÉE
A 75 CENTS
Chemises sur Commande, \$1.50
GUIMOND
15 ST-LAURENT

Alcide Chausse
Architecte
No 154, Rue St Catherine,
Montreal.
Téléphone Bell 6504.

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE
SAVONS MEDICAUX
DU
DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toutes sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).
ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

OR PLAQUÉ SOLIDE.
Afin d'introduire nos montres et autres bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jouet d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jouet est d'une qualité très fine et garantit de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jouet volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

34578
LORSQUE VOUS ETES FATIGUE
Faites usage du
JOHNSTON'S FLUID BEEF

HOTEL DU CANADA
A. C. SABOURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.
Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000
BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA
1724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.
AGENTS POUR LA VILLE
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

POND'S EXTRACT
VEGETABLE PAIN DESTROYER
Hemorrhages. Bleeding from the Lungs, Stomach, Nose, or from any cause, is speedily controlled and stopped.
Sores, Ulcers, Wounds, Sprains and Bruises. It is cooling, cleansing and Healing.
Catarrh. POND'S EXTRACT is most efficacious for this disease, Cold in the Head, etc. It is the best known remedy for all diseases affecting the mucous membrane of the Eyes, Nose, Mouth, Throat, Stomach, etc.
Rheumatism, Neuralgia. No other preparation has cured more cases of these distressing complaints than POND'S EXTRACT.
Diphtheria, Sore Throat. Use the Extract promptly. Delay is dangerous.
Piles. Bleeding or Itching. POND'S EXTRACT is the greatest known remedy, rapidly curing when other medicines have failed. The leading physicians of Europe and America have recommended POND'S EXTRACT for Piles.
For Chilblains and Frost Bites. It is the best remedy that can be applied.
Female Complaints. In the majority of female diseases the Extract can be used, as is well known, with the greatest benefit. Full directions accompany each bottle.

CAUTION.
POND'S EXTRACT has been imitated. The genuine has the words "POND'S EXTRACT" blown in the glass, and our picture trade-mark on surrounding buff wrapper. None other is genuine. Always insist on having POND'S EXTRACT. Take no other preparation. It is never sold in bulk or by measure.
Sold everywhere. Prices, 50c., \$1, \$1.75.
Prepared only by POND'S EXTRACT CO.,
NEW YORK AND LONDON.

TROUVE
L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.
Cie D'EAU DE SAINT-LEON
54, PLACE VICTORIA
E. MASSICOTTE & FRERES
SEULS PROPRIETAIRES
Téléphone 1432

ETABLIE EN 1870
Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
Moutarde Française à l'Hyocine, Colofortea.
Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots
Huile de Foie de Morue etc., etc.
HENRI JONAS & CIE
10—RUE DE BRENOLES—10.
Bâtisses des Sœurs) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre Dame, à l'enseigne du Sauvage.
Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et de dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage
A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Duont, Sherbrooke.

SANS PR OEDENT AUCUN I
Au-delà d'un Million distribué
L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.
Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
En Remonnes durant Vingt Ans, pour l'intégrité des tirages et le paiement exact de ses prix Attesté comme suit :
" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Early
Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.
R. M. Walmesley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel
A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS,
MARDI, 15 AVRIL 1899
PRIX CAPITAL - - - \$300,000
100,000 Billets à \$20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vingtième, \$1.
LISTE DES PRIX
1 PRIX DE \$300,000 est. \$300,000
1 PRIX DE 100,000 est. 100,000
1 PRIX DE 50,000 est. 50,000
1 PRIX DE 25,000 est. 25,000
2 PRIX DE 10,000 sont. 20,000
5 PRIX DE 5,000 sont. 25,000
25 PRIX DE 1,000 sont. 25,000
100 PRIX DE 500 sont. 50,000
200 PRIX DE 300 sont. 60,000
500 PRIX DE 200 sont. 100,000
PRIX APPROXIMATIFS
100 PRIX DE \$500 sont. 50,000
100 PRIX DE 300 sont. 30,000
100 PRIX DE 200 sont. 20,000
PRIX TERMINANT
990 PRIX DE \$100 sont. 99,000
999 PRIX DE 100 sont. 99,000
3,134 prix se montant à \$1,051,800
NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES
Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.
Les retours par malle se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRE.
IMPORTANT
S'adresser à **M. A. DAUPHIN,**
New-Orleans, La.
ou **M. A. DAUPHIN,**
Washington, D. C.
Par lettres ordinaires, contenant mandats émis par toutes les Compagnies d'Express, New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste.

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à
NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.
Souvenez-vous que le paiement des Prix est garanti par Quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.
Une Piastre est le prix de la plus petite partie ou fraction d'un billet émis par nous dans aucun tirage. Ce qu'on pourra offrir pour moins d'un dollar, portant notre nom, est fait dans le but de frauder.

FEUILLETON " DU MONDE ILLUSTRÉ "

MONTRÉAL, 29 MARS 1890

FAMILLE-SANS-NOM

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

VI.—LE SAINT-LAURENT

La vallée du Saint-Laurent est peut-être l'une des plus vastes que les convulsions géologiques aient dessinées à la surface du globe. M. de Humboldt lui attribue une superficie de deux cent soixante dix mille lieues carrées—superficie égale à peu près à celle de l'Europe entière. Le fleuve, dans son cours capricieux, semé d'îles, barré de rapides, accidenté de chutes, traverse cette riche vallée qui forme le Canada français par excellence. Ces territoires, où s'établirent les premières seigneuries de la noblesse émigrante, sont partagés à l'heure actuelle en comtés et districts. A l'embouchure du Saint-Laurent, sur cette large baie, au delà de l'estuaire, émergent l'archipel de la Madeleine, les îles du Cap Breton et du Prince-Edouard, et la grande île d'Anticosti, que les côtes si diverses d'aspect du Labrador, de Terre-Neuve et de l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse, abritent contre les redoutables vents de l'Atlantique septentrional.

C'est vers la mi avril, seulement, que commence la débâcle des glaces, accumulées par la rigoureuse et longue période hivernale du climat canadien. Le Saint-Laurent devient navigable alors. Les navires de grand tonnage peuvent le remonter jusqu'à la région des lacs—ces mers d'eau douce, dont le chapelet se déroule à travers ce poétique pays, qu'on a si justement appelé le "pays de Cooper". A cette époque, le fleuve, servi par le flux et le reflux de ses marées, s'anime comme une rade dont un traité de paix viendrait de lever le blocus. Navires à voiles, steamers, steam-boats, trains de bois, bateaux pilotes, caboteurs, barques de pêche, embarcations de plaisance, canots de toutes sortes, glissent à la surface de ses eaux, délivrées de leur épaisse carapace. C'est la vie pour une demi-année, après une demi-année de mort.

Le 13 septembre, vers six heures du matin, une embarcation, grée en cotre, quittait le petit port de Sainte-Anne, situé à l'embouchure du Saint-Laurent, sur sa rive méridionale, dans la partie arrondie sur le golfe. Cette embarcation était montée par cinq de ces pêcheurs qui exercent leur fructueux métier depuis les rapides de Montréal jusqu'à l'estuaire du fleuve. Après avoir tendu leurs filets et leurs lignes, là où l'instinct de la profession les guide, ils vont vendre le poisson d'eau salée et d'eau douce de bourgades en bourgades, ou, pour mieux dire, de maisons en maisons,

car c'est une suite presque ininterrompue d'habitations qui borde les deux rives jusqu'à la limite ouest de la province.

Ces pêcheurs étaient d'origine acadienne. Un étranger l'eût reconnu rien qu'aux formes de leur langage, à leur type resté si pur dans cette Nouvelle-Ecosse, où la race française s'est extraordinairement développée. En remontant l'échelle des âges, on retrouverait certainement parmi leurs ancêtres quelques-uns de ces proscrits, qui, un siècle avant, furent décimés par les troupes royales, et dont Longfellow a retracé les malheurs dans son poème si touchant d'*Évangéline*. Quant au métier de pêcheur, c'est peut-être celui qui est le plus honoré en Canada—surtout dans les paroisses littorales, où l'on compte de dix à quinze mille bateaux de pêche, et plus de trente mille marins exploitant les eaux du fleuve et de ses affluents.

L'embarcation portait un sixième passager, vêtu comme ses compagnons, mais qui n'avait du pêcheur que le costume. On s'y fut aisément trompé, d'ailleurs, et il eût été difficile de deviner en lui le

leur était si chère à tous deux ! Lui-même s'était un peu départi de la froideur qu'il avait montrée d'abord, et qui semblait être voulue. Peut-être subissait-il l'influence de cette âme vibrante de jeune fille, dont le patriotisme s'accordait si étroitement avec le sien.

C'était dans la soirée du 5 septembre, que Jean avait quitté M. et Mlle de Vaudreuil, afin d'aller reprendre sa vie errante et achever la campagne de propagande réformatrice dans les comtés du Bas-Canada. Avant de se séparer, tous trois avaient décidé de se retrouver à la ferme de Chipogan chez Thomas Harcher, dont la famille, on va le voir, était devenue la famille du jeune patriote. Mais la jeune fille et lui se reverraient-ils jamais, alors que tant de dangers menaçaient sa tête !

En tout cas, personne à l'habitation n'avait même soupçonné que ce fût Jean-Sans-Nom à qui la villa Montcalm venait de donner asile. Le chef de la maison Rip and Co, lancé sur une fausse piste, n'était pas parvenu à découvrir le lieu de sa retraite. Jean avait pu quitter la villa secrètement comme il y était arrivé, traverser le Saint-Laurent dans le bac de passage à l'extrémité de l'île Jésus, et s'engager à l'intérieur du territoire en gagnant vers la frontière américaine, afin de la franchir, si cela devenait nécessaire pour sa sûreté. Comme c'était au milieu des paroisses du haut fleuve que les recherches s'opéraient alors—et avec raison, puisque Jean venait de les parcourir récemment—il avait atteint, sans avoir été ni reconnu ni poursuivi, la rivière de Saint-Jean, dont le cours sert de limite en partie au Nouveau-Brunswick. Là, au port de Sainte-Anne, l'attendaient les hardis compagnons, associés à son œuvre, et sur le dévouement desquels il pouvait compter sans réserve.

C'étaient cinq frères—les aînés, deux jumeaux, Pierre et Rimy, âgés de trente ans, et les trois autres, Michel, Tony et Jacques, âgés de vingt-neuf, vingt-huit et vingt-sept ans—cinq des nombreux enfants de sa femme Catherine, du comté de Laprairie, fermiers de Chipogan.

Quelques années avant, à la suite de l'insurrection de 1831, Jean-Sans-Nom, serré de près par la police, avait trouvé asile dans cette ferme, qu'il ne savait pas appartenir à M. de Vaudreuil. Thomas Harcher reçut le fugitif, l'admit dans sa famille comme un de ses fils. S'il n'ignorait pas que c'était à un patriote qu'il donnait refuge, il ignorait, du moins, que ce patriote, fût Jean-Sans-Nom.

Pendant le temps qu'il demeura à la ferme, Jean—il s'était présenté sous ce nom seul—se lia étroitement avec les fils aînés de Thomas Harcher. Leurs sentiments répondaient aux siens. C'étaient d'intrepides partisans de la réforme, ayant au cœur cette haine instinctive contre tout ce qui était de race anglo-saxonne, "ce qui sentait l'Anglais", comme on disait alors en Canada.

Lorsque Jean quitta Chipogan, ce fut à bord de l'embarcation des cinq frères qui parcourait le fleuve d'avril à septembre. Il faisait ostensiblement le métier de pêcheur—ce qui lui donnait accès dans toutes les maisons des paroisses riveraines. C'est ainsi qu'il avait pu déjouer les recherches et préparer un nouveau mouvement insurrectionnel. Avant son arrivée à la villa Montcalm, c'étaient les comtés de l'Outaouais qu'il avait visités dans la province de l'Ontario. A présent, pendant qu'il



Jean remettait parfois plus d'argent.—Page 18, col. 2

jeune homme, auquel la villa Montcalm venait de donner asile pendant quarante-huit heures.

C'était, en effet, Jean-Sans-Nom.

Durant son séjour, il ne s'était point expliqué sur l'incognito qui couvrait sa personne et sa famille. Jean—ce fut le seul nom que lui donnèrent M. et Mlle de Vaudreuil.

Dans la soirée même du 3 septembre, leur conférence achevée, MM. Vincent Hodge, William Clerc et André Farran s'étaient retirés pour retourner à Montréal. Ce fut seulement deux jours après son arrivée à la villa, que Jean prit congé de M. de Vaudreuil et de sa fille.

Pendant cette courte hospitalité, que d'heures s'étaient passées à parler de la nouvelle tentative qui allait être faite pour arracher le Canada à la domination anglaise ! Avec quelle passion Clary entendait le jeune proscrit glorifier la cause qui

remontait le fleuve depuis son embouchure jusqu'à Montréal, il donnerait le dernier mot d'ordre aux habitants des comtés du Bas-Canada, qui répétaient si volontiers : " Quand reverrons-nous nos bonnes gens ! " en se rappelant les Français d'autrefois !

L'embarcation venait de quitter le port de Sainte-Anne. Bien que la marée commençât à redescendre, une fraîche brise, soufflant de l'est, permettait de la refouler aisément, avec la grand'voile, la flèche et des focs que fit hisser Pierre Harcher, patron du *Champlain*. Ainsi se nommait le cotre de pêche.

Le climat du Canada, moins tempéré que celui des Etats-Unis, est très chaud l'été, très froid l'hiver, quoique son territoire soit en même latitude que la France. Cela tient probablement à ce que les eaux tièdes du Gulf-stream, détournées de son littoral, ne modèrent pas les excès de sa température.

Pendant cette première quinzaine du mois de septembre, la chaleur avait été forte, et les voiles du *Champlain* se gonflaient d'une brise ardente.

" La journée sera rude aujourd'hui, dit Pierre, surtout si le vent tombe à la méridienne !

—Oui, répondit Michel, et que le diable fricasse les moucherons et les moustiques noirs ! Il y en a par myriades sur cette grève de Sainte-Anne !

—Frères, ces chaleurs vont finir, et nous jouirons bientôt des douceurs de l'été indien ! "

C'était Jean qui venait de donner à ses compagnons cette appellation fraternelle dont ils étaient dignes. Et il avait raison de vanter les beautés de l' " indian summer " du Canada, qui comprend plus particulièrement les mois de septembre et d'octobre.

" Pêchons nous ce matin ? lui demanda Pierre Harcher, ou continuons nous à remonter le fleuve ?

—Jetons nos lignes jusqu'à dix heures, répondit Jean. Nous irons ensuite vendre notre poisson à Matane.

—Alors poussons une bordée vers la pointe de Monts, répliqua le patron du *Champlain*. Les eaux y sont meilleures, et nous reviendrons sur Matane à l'écale de la mer."

Les écoutes furent raidies, l'embarcation lofa, et, bien appuyée par la brise, tandis que le courant la prenait en dessous, elle se dirigea obliquement vers la pointe de Monts, située sur la rive septentrionale du fleuve, dont la largeur, en cet endroit, est comprise entre neuf et dix lieues.

Après une heure de navigation, le *Champlain* mit en panne, et, son foc bordé au vent, commença à pêcher sous petite voilure et petite vitesse. Il se trouvait au centre de ce magnifique estuaire, encadré d'une zone de terres cultivables qui s'étendent, au nord, jusqu'au pied des premières ondulations de la chaîne des Laurentides, au sud, jusqu'aux monts Notre-Dame, dont les plus hauts pics dominent de treize cents pieds le niveau de la mer.

Pierre Harcher et ses frères étaient habiles en leur métier. Ils l'exerçaient sur tout le cours du fleuve. Au milieu des rapides et des barrages de Montréal, ils prenaient quantité d'aloses au moyen de fascines. Aux environs de Québec, ils faisaient la pêche aux saumons ou aux gaspéraux, entraînés à l'époque du frai dans les eaux plus douces de l'amont. C'était rare que leurs " marées " ne fussent pas extrêmement fructueuses.

Pendant cette matinée, les gaspéraux donnèrent en abondance. A plusieurs reprises, les filets s'emplirent à rompre. Aussi, vers dix heures, le *Champlain*, éventant ses voiles, put-il mettre le cap au sud ouest pour rallier Matane.

Il était plus sûr, en effet, de regagner la côte méridionale du fleuve. Au nord, les bourgades, les villages, sont clairsemés, la population est rare dans cette région aride. A vrai dire, ce territoire n'est formé que d'un amoncellement de roches chaotiques. A l'exception de la vallée du Saguenay, par laquelle s'écoule le trop plein du lac Saint-Jean, et dont le sol est alluvionnaire, le rendement végétal est peu rémunérateur, en dehors des riches forêts, dont le pays est largement couvert.

Au sud du fleuve, au contraire, la terre est féconde, les paroisses sont importantes, les villages nombreux, et, ainsi qu'il a été dit, c'est comme un panorama d'habitations qui se développe depuis les

bouches du Saint-Laurent jusqu'à la hauteur de Québec. Si les touristes sont attirés par le pittoresque décor de la vallée du Saguenay ou de la Malbaie, les baigneurs canadiens et américains—principalement ceux que les ardentes températures de la Nouvelle-Angleterre chassent vers les fraîches zones du grand fleuve—fréquentent plus volontiers sa rive méridionale.

C'est là, au marché de Matane d'abord, que le *Champlain* vint apporter ses premières charges de poissons. Jean et deux des frères Harcher, Michel et Tony, allèrent de porte en porte offrir le produit de leur pêche. Pourquoi eût-on remarqué que Jean restait dans quelques-unes de ces maisons plus de temps que n'en comportait un trafic de ce genre, qu'il pénétrait à l'intérieur des habitations, qu'il échangeait quelques mots, non plus avec les domestiques, mais avec les maîtres ? Et, aussi, pourquoi aurait-on observé que, dans certaines demeures de condition modeste, il remettait parfois plus d'argent que ses camarades n'en recevaient pour prix de leur marchandise ?

Il en fut ainsi, durant les jours suivants, au milieu des bourgades de la côte méridionale, à Rimouski, à Bic, à Trois-Pistoles, à la place de Cacouna, l'une des stations balnéaires à la mode de cette rive du Saint-Laurent.

A la Rivière du Loup—petite ville où Jean s'arrêta dans la matinée du 17 septembre—le *Champlain* reçut la visite des agents préposés à la surveillance spéciale du fleuve. Mais tout alla bien. Depuis quelques années déjà, Jean était porté sur les papiers du cotre comme s'il eût été l'un des fils de Thomas Harcher. Jamais la police n'aurait soupçonné que, sous l'habit d'un pêcheur acadien, se cachait le proscrit, dont la tête valait maintenant six mille piastres à quiconque la livrerait.

Puis, lorsque les agents eurent achevé leur visite :

" Peut-être, dit Pierre Harcher, ferons-nous bien d'aller chercher refuge sur l'autre rive.

—C'est notre avis, dit Michel.

—Et pourquoi ? demanda Jean. Est-ce que notre bateau a paru suspect à ces hommes ? Est-ce que tout ne s'est point passé comme d'habitude ? Est-ce qu'on peut mettre en doute que je sois de la famille Harcher, comme tes frères et toi ?

—Eh ! j'imagine volontiers que tu en es réellement ! s'écria Jacques, le plus jeune des cinq, qui était d'un caractère enjoué. Notre brave a tant d'enfants qu'un de plus ne l'embarassait guère, et qu'il pourrait s'y tromper lui-même !

—Et d'ailleurs, ajouta Tony, il t'aime comme un fils, et nous t'aimons comme si nous étions du même sang !

—Ne le sommes-nous pas, Jean, et, comme toi, de race française ? dit Rémy.

—Oui, certes ! répondit Jean. Pourtant, je ne crois pas que nous ayons rien à craindre de la police...

—On ne se repent jamais d'avoir été trop prudent ! fit observer Tony.

—Non, sans doute, répondit Jean, et si c'est uniquement par prudence que Pierre propose de traverser le fleuve...

—Par prudence, oui, répondit le patron du *Champlain*, car le temps va changer !

—C'est autre chose, cela ! répondit Jean.

—Regarde, reprit Pierre. La bourrasque de nord-est ne tardera pas à se lever et j'ai comme une idée qu'elle sera raide !... Je sens cela !... Oh ! nous avons bravé bien d'autres ; mais il faut songer à notre bateau, et je ne me soucie pas de le mettre en perdition sur les roches de la Rivière-du-Loup ou de Kamouraska !

—Soit ! répondit Jean. Regagnons la rive au nord, du côté de Tadoussac, si c'est possible. Nous remonterons alors le cours du Saguenay jusqu'à Chicoutimi, et là nous ne perdrons ni notre temps ni nos peines !

—Vite alors ! s'écria Michel. Pierre a raison ! Ce jeu de nord-est n'est pas loin. S'il prenait le *Champlain* par le travers, nous ferions cent fois plus de chemin vers Québec qu'il n'y en a vers Tadoussac ! "

Les voiles du *Champlain* furent orientées au plus près, et, pointant dans la direction du nord, le cotre commença à mordre sur le vent, qui adonnait en retombant peu à peu.

Ces tempêtes de nord-est ne sont malheureusement pas rares, même en été. Soit qu'elles ne durent que deux ou trois heures, soit qu'elles se déchaînent pendant une semaine entière, elles apportent les brumes glaciales du golfe et inondent la vallée de pluies torrentielles.

Il était huit heures du soir. Pierre Harcher ne s'était pas trompé à la vue de certains nuages, déliés comme des flèches, qui annonçaient la bourrasque. Il n'était que temps d'aller chercher l'abri de la côte septentrionale.

Cinq à six lieues au plus séparent la Rivière-du-Loup de l'embouchure du Saguenay. Elles furent rudes à enlever. Le coup de vent s'abattit comme une trompe sur le *Champlain*, lorsqu'il n'était qu'au tiers de la route. Il fallut réduire la voilure au bas ris, et encore le cotre se trouva-t-il forcé jusqu'à faire craindre que la mâture ne se rompit au ras du pont. La surface du fleuve, démontée comme la mer devant l'être dans le golfe, se soulevait en énormes lames, qui tamponnaient l'étrave du *Champlain* et le couvraient en grand. C'était dur pour une embarcation d'une douzaine de tonneaux. Mais son équipage était plein de sang-froid, habile à la manœuvre. Plus d'une fois déjà, il avait essuyé de grosses tempêtes, lorsqu'il s'aventurait au large entre Terre-Neuve et l'île du Cap Breton. Donc il était permis de compter sur ses qualités marines comme sur la solidité de sa coque.

Cependant Pierre Harcher eut fort à faire pour atteindre l'embouchure du Saguenay, et dut lutter pendant trois longues heures. Lorsque le jusan fut établi, s'il favorisa la dérive du cotre, il rendit le choc des lames plus redoutable encore. Qui n'a pas été pris dans une de ces bourrasques de nord-est, à travers la vallée si largement découverte du Saint-Laurent, ne saurait en imaginer les violences. Elles sont un véritable fléau pour les comtés situés en aval de Québec.

Heureusement le *Champlain*, après avoir trouvé l'abri de la rive septentrionale, put se réfugier, avant la nuit tombante, dans l'embouchure du Saguenay.

La bourrasque n'avait duré que quelques heures. Aussi, le 19 septembre, dès l'aube, Jean put-il continuer sa campagne en remontant le Saguenay, dont le cours se développe à l'aplomb des ces hautes falaises des caps de la Trinité et de l'Éternité, qui mesurent dix-huit cents pieds d'altitude. Là, en ce pittoresque pays, s'offrent aux regards les plus beaux sites, les plus étranges points de vue de la province canadienne, et, entre autres, cette merveilleuse baie de Ha Ha !—appellation onomatopie que lui a décernée l'admiration des touristes. Le *Champlain* atteignit Chicoutimi, où Jean put se mettre en rapport avec les membres du comité réformiste, et, le lendemain profitant de la marée de nuit, il reprit direction vers Québec.

Entre temps, Pierre Harcher et ses frères n'oubliaient point qu'ils étaient pêcheurs de leur état. Chaque soir, ils tendaient leurs filets et leurs lignes. De grand matin, ils accostaient les nombreux villages des deux bords. C'est ainsi que, sur la rive septentrionale, d'un aspect presque sauvage, le long du comté de Charlevoix, depuis Tadoussac jusqu'à la baie Saint-Paul, ils visitèrent la Malbaie, Saint-Irénée, Notre-Dame-des-Eboulements, dont le nom significatif n'est que trop justifié par sa situation au milieu d'un chaos de roches. Ce furent les côtes de Beauport et de Beaupré, où Jean fit œuvre utile en débarquant à Château-Richer ; puis à l'île d'Orléans, située en aval de Québec.

Sur la rive méridionale, le *Champlain* relâcha successivement à Saint-Michel, à la Pointe-Levis. Il y eut là certaines précautions à prendre, car la surveillance de cette partie du fleuve était extrêmement sévère. Peut-être même eût-il été prudent de ne point s'arrêter à Québec, où le cotre arriva dans la soirée du 22 septembre. Mais Jean avait pris rendez-vous avec l'avocat Sébastien Gramont, l'un des plus ardents députés de l'opposition canadienne.

Lorsque l'obscurité fut complète, Jean se glissa vers les hauts quartiers de la ville et gagna, par la rue du Petit-Champlain, la maison de Sébastien Gramont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTRÉAL. 29 MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE. — (Suite)

Quelques semaines encore, disait-il, et il pourrait, sans danger, entreprendre le voyage de France, revoir Marguerite. "C'est mon amour qui m'a soutenu, achevait-il, c'est le souvenir qui m'a sauvé."

Marguerite, revenue à elle, relut cette lettre qui était au milieu des ténèbres de son âme et de la détresse de son cœur comme un rayon de soleil.

— Il n'est pas mort, il n'est pas mort !

Elle ne pensait, elle ne disait que cela. Et tout à coup, fermant les yeux, elle ne bougea plus, ne parla plus, concentrant toute sa pensée sur le petit village perdu, bien loin, là-bas, où l'officier avait souffert en rêvant d'elle. Elle lui écrivit le jour même. Elle avait été malade jusque-là ; soudain elle renaissait à la vie en même temps que revenait l'espérance. Elle se leva, resta jusqu'au soir à sa table, écrivant, écrivant toujours, racontant à son bien-aimé mari toutes ses angoisses, quand elle avait cru à sa mort, ne cachant rien, disant qu'elle avait perdu son père, apprenant tout à Julien et terminant par le récit des menaces d'Antoine.

"Mais tu es vivant, disait-elle, maintenant Antoine ne peut plus rien contre moi. Seulement, si tu veux retrouver ton enfant, mon Julien, hâte-toi de revenir, car Antoine sera impitoyable. Il ne faut pas qu'il soit seul auprès de moi quand l'heure suprême aura sonné. Il faut qu'il t'y trouve. Reviens donc, reviens vite ! Je t'aime !"

Des jours se passèrent. Antoine, de Paris, n'oubliant pas sa sœur. Il était instruit de tout ce qui se passait à Malpalu. Patoche le renseignait. Une dépêche devait l'instruire de la naissance de l'enfant et il accourrait aussitôt. Julien Rémondet, quoique très faible, bien qu'il courût encore un grand danger et que la fatigue pût faire ouvrir sa blessure insuffisamment fermée, Julien Rémondet avait voulu se mettre en route, au reçu de la lettre de Marguerite.

— Un enfant ! se disait-il. Je vais avoir un enfant, et un péril de mort le menace et je ne serais pas là pour le sauver ! allons donc ! Je manquerais à tous mes devoirs.

Il savait, par la lettre de Marguerite, que la jeune femme était chez sa tante, à Malpalu. Ce fut donc à Malpalu qu'il se rendit. Il s'arrêta à Blois et de là écrivit à Marguerite qu'il était auprès d'elle et qu'il allait venir. Il craignait qu'en apparaissant tout à coup, une trop brusque surprise la rendit malade. Elle répondit aussitôt : "Viens ! viens vite !"

Ce fut la vieille tante qui l'accueillit. Elle ne lui fit pas de reproches. Ce n'était pas le moment. Son accueil fut froid et grave.

— Monsieur, lui dit-elle, je crois votre présence ici nécessaire pour le salut de ma nièce et celui de votre enfant. Voilà pourquoi je ne m'oppose pas à ce que vous demeuriez à Malpalu. J'ai voulu vous parler ainsi dans la crainte que vous ne preniez ma conduite pour un pardon de votre mariage secret. Marguerite est souffrante. Ne vous éloignez pas.

Dans la nuit, Marguerite mit au monde un fils. Quand on le présenta dans ses langes (et la vieille tante n'avait pas voulu qu'un autre s'occupât de l'enfant, autant par amour de ce malheureux qui naissait que pour ne pas ébruiter sa naissance) quand on le présenta à la jeune mère, celle-ci, toute pâle en son lit, ses grands yeux bleus eernes de noir, le prit dans ses bras, le couvrit de baisers et se mit à pleurer. La tante et Julien

Rémondet, comprenant son intime douleur, n'osèrent pas la consoler. Eux-mêmes étaient émus et de graves réflexions leur venaient à l'esprit. Ces réflexions, ce fut Marguerite elle-même qui les formula à travers ses larmes, à travers ses baisers à son fils.

— O mon pauvre petit, quelle vie sera la tienne. Tant de haines t'environnent, réussirons-nous à te sauver ? Ceux qui t'aiment sont faibles. Celui qui te hait est fort. Te sauverons-nous de sa vengeance ? Moi, cher petit, tu viens de me prendre toute ma vie et j'aurais beau vouloir me jeter entre toi et celui qui te veut du mal, je ne le pourrais. Vous, ma bonne tante, infirme, votre autorité sera méconnue, car Antoine n'a pas de respect pour la vieillesse. Et toi, mon Julien, mon bien-aimé, toi que j'ai cru mort pendant si longtemps, toi seul pourras défendre cet ange, et Dieu veuille que tu en aies la force.

— Ne crains rien, Marguerite.

— Tu es si faible encore ! Presque aussi faible que moi ! J'ai eu tort de te faire venir avant ta guérison complète. C'était t'exposer au danger. Il le fallait, n'est-ce pas ?

— Il le fallait, Marguerite. Ne pas me prévenir, alors que tu me savais vivant, c'était commettre une faute. N'était-ce pas exposer ton enfant ?

Marguerite aurait voulu nourrir elle-même son fils, mais ce n'était pas possible. Le garder à Malpalu, c'était le mettre constamment sous les yeux d'Antoine et le lui jeter comme une proie. Mille de Pontalès avait découvert une nourrice à Bracieux. La nourrice avait promis le secret. Mais Bracieux n'étant pas loin de Malpalu, on devait la prévenir de venir chercher l'enfant. Marguerite, dans son lit, continuait de sangloter.

— Pourquoi pleures-tu ? disait Julien aussi ému qu'elle.

— Je ne sais pas. Je crains un grand malheur.

— N'avons-nous pas tout prévu ?

— C'est vrai, mais tout ce que nous avons prévu peut s'effondrer devant l'arrivée soudaine d'Antoine.

— Il faudrait qu'Antoine eût été averti. Et il ne l'est pas.

— Qui sait ? dit-elle.

Et ses pleurs redoublèrent. Depuis longtemps, elle avait vu rôder autour d'elle et sous ses fenêtres la figure rusée et fourbe, aux yeux tout à la fois lâches et cruels, de l'intendant Patoche. Et sans savoir pourquoi, elle avait peur de cet homme. La nuit s'écoula pourtant sans amener d'alerte et le matin du lendemain également. Cependant les inquiétudes de la jeune mère continuaient et ses larmes ne cessaient pas.

— Ecoute, dit-elle à Julien, qui ne la quittait pas une minute et qui restait tout le temps à veiller auprès de son lit, écoute, Julien, j'ai trop peur, Antoine peut arriver d'un moment à l'autre et il faut tout craindre. Il ne faut pas que nous attendions la nourrice, il faut que tu prennes notre enfant, que tu l'enveloppes bien chaudement et, en te cachant de tout le monde, il faut que tu le portes toi-même à Bracieux. Comme cela, il sera sauvé. Antoine pourra venir. Ce n'est pas nous qui lui dirons où est notre enfant, et s'il le découvre chez la nourrice, si celle-ci garde le silence, comment saura-t-il qu'il est à nous et que c'est lui qu'il cherche ?

— Tu le veux, Marguerite ?

— Oui, crois-en mes pressentiments, Antoine ne pardonnerait pas.

— Mais il faudrait qu'il me tuât avant de toucher à notre enfant ?

— Eh bien, il n'hésiterait pas. Il te tuerait.

Marguerite se pencha sur le bord de son lit et regarda vers la fenêtre. Les rideaux étaient tirés de façon à ce que, dans cette sombre journée de décembre, il entrât dans sa chambre le plus de lumière possible. La neige tombait à gros flocons, silencieuse, incessante, le ciel était bas et lourd, l'horizon rapproché. Bien qu'elle fût au chaud dans son lit, elle frissonna.

— Mon Dieu, dit-elle, l'envoyer dehors par un temps pareil, l'exposer au froid, c'est l'exposer à la mort.

Il comprit ses angoisses.

— Sous mon manteau de fourrure, dit-il, il ne sentira pas le froid. Et j'en aurai bien soin !

— Pars donc, pars vite !

Le petit reposait dans le berceau, près du lit. Julien le prit doucement, pour ne pas le réveiller. Marguerite tendit les bras. Julien le lui donna. Elle le considéra longuement, les yeux tout mouillés :

— Pauvre petit, où vas-tu ? comment le reverrai-je ? quelle sera ta vie ? Ah ! Julien, Julien, pourquoi faut-il cacher notre mariage ?

Et elle serrait tendrement l'enfant contre son cœur. Elle ne voulait pas le quitter. Elle l'enveloppait dans ses bras, et elle jetait sur Julien un regard farouche.

— Non, non, disait-elle, ne me le prends pas, je ne le reverrai plus, j'en suis sûre. Aie pitié de moi.

Penché sur le lit, pleurant lui aussi, il essayait vainement de la calmer. Elle ne pouvait s'arracher à cet enfant.

— Non, non, laisse-le-moi. Je t'en prie.

— Mais, chère aimée, c'est toi qui as voulu t'en séparer, parce que tu crains pour lui.

— Oui, j'ai peur, il le tuerait, te dis-je.

— Alors, sois raisonnable. Si tu ne veux pas qu'il le trouve auprès de toi, il faut que je l'emporte.

— Oui. Je suis folle. Prends-le. Va-t'en bien vite.

Et comme Julien tendait les bras pour recevoir l'enfant, elle le retirait, toujours farouche, presque folle de terreur et de désespoir, comme si Julien avait été un bourreau pour elle.

— Non, non, pas encore, pas encore. Laisse-moi encore quelques minutes. Je ne le verrai plus. J'en suis sûre. Mon cœur me le dit. Les mères devinent ces choses là. Jamais, jamais je ne le reverrai. O mon pauvre petit, tu as pris toute la tendresse de ta mère. Si tu pouvais me comprendre. Si tu pouvais m'entendre. Si tu pouvais te rappeler. Hélas !

Elle eut une nouvelle crise de larmes.

— Il n'y a donc rien qui puisse te défendre contre cet homme ! Rien !

Elle eut un cri de rage impuissante et se retourna dans son lit, comme pour chercher une arme.

— Non. Je suis livrée à lui. Je ne peux rien.

Tu as raison, Julien. Vite, prends-le. Rester ici plus longtemps serait un crime, puisque ce serait exposer l'enfant au danger qui le menace. Va, va, je t'aime, mon amour te suivra et mes prières vous protégeront peut-être.

Il avait revêtu un long et large manteau fourré avec lequel il était venu d'Italie, par cet hiver rigoureux. L'enfant, dans cette fourrure, contre la poitrine de son père, n'avait rien à redouter du froid.

— Je m'en vais, dit-il, Marguerite, sois forte.

Et il se pencha pour l'embrasser. Sa tête pâle, amaigrie par de longues souffrances, touchait déjà le visage de la jeune mère lorsque celle-ci se rejeta brusquement de côté. Elle venait d'avoir une vision effrayante, une sorte d'hallucination rendue plus intense par sa fièvre et l'état de surexcitation où elle était. Ce n'était pas Julien qu'elle voyait, penché au-dessus d'elle, ce n'était pas ses yeux tendres et humides de larmes, c'était une tête effrayante, aux yeux creux, ne laissant voir que l'orbite, des joues creusées par la mort, un crâne qui n'était qu'une boîte osseuse, une bouche sans lèvres, riant de toutes les dents, d'un rire épouvantable de cadavre.

— Julien ! Julien !

Elle ne voulait plus rien voir, mais elle voyait toujours. Et bien que le cadavre de ce cauchemar n'eût aucune ressemblance avec Julien, c'était Julien qu'elle voyait en lui.

— Marguerite ! dit-il doucement, avec reproche, avec tristesse.

Ce seul mot la tira de son hallucination. Un tremblement nerveux la secouait des pieds à la tête.

— Julien, mon Julien, ne t'en va pas. Il me semble que toi aussi je ne te reverrai plus. Est-ce que tu veux m'enlever mon fils, dis ? Tu ne m'aimes donc pas ?

— Méchante enfant, pourquoi me faire de la peine

